Ami du Clergé du 28 mai 1936

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Cours de prônes sur les Evangiles. — XXXIV. *Trinité :* Les trois Personnes divines et nos relations avec elles, 321.
Avis paroissiaux. — Avant la Fête-Dieu, 323.
Pour la Fête-Dieu. — La Présence réelle dans l'Eucharistie ; à quoi elle oblige, 323.
Pour les Premiers Vendredis. — VIII. *Juin :* L'Eucharistie, suprême témoignage de l'amour de Jésus pour les hommes, 325.
Pour des Communions solennelles. — *A la messe :* I. Vous allez vous donner à Jésus, 327. — II. Avant la communion, 328. — III. Après la communion, 329. — *Aux Vêpres :* I. Le renouvellement des promesses du baptême, 329. — II. Consécration à la Sainte Vierge, 331.
Mois de Marie. — XIII. La Nativité de Notre-Seigneur, 331. — XIV. L'Epiphanie de Notre-Seigneur, 334.

COURS DE PRONES SUR LES ÉVANGILES

XXXIV

Trinité

LES TROIS PERSONNES DIVINES ET NOS RELATIONS AVEC ELLES

Mes frères,

Depuis le début de l'année liturgique, l'Eglise a successivement honoré les trois personnes de la Sainte Trinité. Pendant le saint temps de l'Avent, elle a particulièrement honoré Dieu le Père à qui elle demandait d'envoyer le Sauveur promis à nos premiers parents ; Noël nous a donné ce Sauveur et depuis cette fête jusqu'à l'Ascension l'Eglise nous a invités à honorer le Fils en célébrant l'anniversaire des principales circonstances de sa vie. Enfin, pendant la neuvaine préparatoire à la Pentecôte et durant toute l'octave qui suit cette fête, c'est au Saint Esprit qu'elle nous a demandé d'offrir nos adorations. Et voici qu'aujourd'hui, réunissant le Père, le Fils et le Saint-Esprit dans le même hommage, elle nous les fait honorer tous les trois ensemble par la fête de la Sainte Trinité. Dans l'Evangile de cette fête, elle prend soin de nous rappeler que ces trois personnes divines sont un seul et même Dieu et que par le saint baptême nous avons contracté avec chacune d'elles des rapports aussi étroits que glorieux pour nous.

I

Dans l'Ancien Testament, la Sainte Trinité fut fort peu connue ; Dieu laissa seulement entrevoir ce mystère aux hommes qui vécurent avant Jésus-Christ, par exemple lorsque, voulant créer Adam, la Sainte Trinité tient conseil et dit : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance, » ou bien quand, ouvrant le ciel aux yeux émerveillés du prophète Isaïe, il lui permet d'entendre les célestes esprits redisant sans cesse : « Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées. » Connaissant la forte inclination des Juifs pour l'idolâtrie, le Seigneur ne voulait pas les exposer à prendre pour trois dieux les trois personnes divines.

La pleine révélation de ce mystère était réservée à l'époque où le Fils de Dieu paraîtrait dans le monde sous une forme humaine et où le Saint-Esprit serait communiqué aux hommes avec toute l'abondance de ses dons. Presque à chaque page de l'Evangile nous voyons l'existence de la Sainte Trinité affirmée de la façon la plus claire. Le jour de l'Annonciation, l'ange Gabriel parle à Marie du Père qui l'envoie, du Saint-Esprit qui la couvrira de son ombre et du Fils qui naîtra d'elle. Au baptême du Sauveur, l'eau du Jourdain est versée par S. Jean-Baptiste sur le front du Fils, le Saint Esprit descend sur lui sous forme de colombe et la voix du Père se fait entendre du haut du ciel. Que de fois, au cours de ses prédications, Jésus parle de son Père qui est dans le ciel et vers lequel il doit retourner, et du St-Esprit, du divin Paraclet qu'il se propose d'envoyer à ses apôtres ! Toutefois nulle part peut-être il n'enseigne aussi clairement ce mystère d'un seul Dieu en trois personnes, que dans l'Evangile de cette fête de la Sainte Trinité.

Notre-Seigneur y envoie ses apôtres baptiser « au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. » Voilà bien, énoncée dans cette formule, l'existence d'un seul Dieu en trois personnes. Il leur commande de baptiser « au nom » du Père et du Fils et du Saint-Esprit ; le mot « nom » est au singulier quoiqu'il s'applique à trois personnes distinctes, pour marquer que ces trois personnes ont un nom qui leur est commun, celui de Dieu, et cela parce qu'elles n'ont toutes trois qu'une seule et même nature, la nature divine. En parlant ainsi, le divin Maître ne fait que confirmer le premier commandement du Décalogue où il disait aux Juifs : « Vous adorerez le Seigneur votre Dieu et vous ne servirez que lui seul »

Mais s'il n'y a qu'un Dieu, en ce Dieu il y a trois personnes. Jésus ne l'affirme pas moins clairement en les nommant toutes trois et en les appelant chacune par leur nom et dans l'ordre qui leur convient.

II

La première de ces personnes est le Père, ainsi appelé parce qu'il est le principe éternel de l'être divin, la cause de tout ce qui existe, celui de qui sont sorties toutes les créatures visibles et invisibles, terrestres et célestes : « *Ex quo omnis paternitas in cœlis et in terra nominatur.* » (Eph., III, 15). C'est de lui que le Symbole dit qu'il est le « Père tout puissant, créateur du ciel et de la terre. »

De toute éternité le Père se connaît, se voit si je puis ainsi dire, tel qu'il est, comme vous vous voyez lorsque vous vous regardez dans un miroir ;

mais tandis que cet autre vous-même que vous apercevez dans le miroir n'est qu'une image, la connaissance éternelle et infinie que le Père a de lui-même est une personne vivante, éternelle et infiniment parfaite comme lui, absolument semblable à lui, car en Dieu tout est vivant. Cette personne est la seconde Personne de la Trinité et porte le nom de Fils, parce qu'elle est produite par le Père comme le fils est engendré par son père, autant du moins qu'on puisse comparer l'humain au divin. Elle porte aussi le nom de « Verbe, » parce qu'elle est le produit de l'intelligence éternelle et infinie du Père, comme la parole humaine est le produit de l'intelligence de l'homme.

De toute éternité aussi le Père aime ce Fils qui lui est si parfaitement semblable. Le Fils, de son côté, aime son Père pour la même raison, à savoir qu'il est infiniment parfait et donc infiniment aimable. Cet amour éternel et réciproque du Père et du Fils constitue une troisième personne vivante : le Saint-Esprit. Il vient en troisième lieu seulement, constitue la troisième personne seulement parce qu'il procède du Père et du Fils et que son existence suppose déjà la leur, non pas chronologiquement, mais logiquement. Tous trois, en effet, sont éternels, le Père n'ayant jamais existé sans se connaître, donc sans le Fils, et le Père et le Fils n'ayant jamais existé non plus sans s'aimer mutuellement, donc sans le Saint-Esprit.

Evidemment ces considérations que nous fournissent les théologiens pour nous aider à croire au mystère de la Sainte Trinité n'empêchent pas celui-ci de rester un mystère pour notre faible raison ; elles nous montrent du moins qu'il ne renferme rien qui lui répugne. Pour l'admettre plus volontiers, jetons les yeux autour de nous, nous verrons dans la création de nombreux exemples de l'unité dans la triplicité : c'est l'être avec ses trois propriétés, l'unité, la vérité et la bonté ; c'est la nature avec ses trois règnes, minéral, végétal et animal ; c'est la matière avec ses trois états, solide, liquide et gazeux ; c'est l'espace avec ses trois dimensions, longueur, largeur et hauteur, le temps avec son présent, son passé et son avenir.

III

Mais pourquoi tant raisonner sur un mystère qui, quoi que nous fassions, dépassera toujours notre raison ? Demandons-nous plutôt pourquoi Notre-Seigneur a voulu que le baptême nous soit conféré au nom de la Sainte Trinité et voyons les liens mystérieux et sacrés qu'il établit entre nous et chacune des trois Personnes divines.

Le baptême fait tout d'abord de nous les enfants de Dieu : « Voyez, s'écrie S. Jean, quel amour le Père nous a témoigné, pour que nous soyons appelés enfants de Dieu et que nous le soyons en effet ? » (I Jo., III, 1). Que faut-il entendre par cette filiation divine ? Est-ce une filiation naturelle ? Non. Une filiation purement adoptive ? Non. Elle se tient entre les deux.

Enfants de Dieu, nous le sommes par adoption, évidemment, car Dieu n'a qu'un seul fils par nature, par naissance : la seconde personne de la Sainte Trinité. Mais combien notre filiation divine par la grâce sanctifiante surpasse l'adoption humaine ou légale ! L'homme, en adoptant un enfant, lui donne son nom, ses titres, son héritage, mais il ne peut lui donner son sang. Dieu ne se borne pas à nous donner un titre et des droits à son héritage, il nous fait participer à sa propre nature et à sa propre vie. La grâce sanctifiante nous fait naître, « non du sang humain ni de la volonté de la chair ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu. » (Jo., I, 13). En nous la donnant, le baptême nous fait enfants de Dieu, non seulement de nom, mais de fait, au point que nous pouvons, après l'avoir reçu, appeler Dieu en toute vérité, comme Jésus-Christ nous l'ordonne : « Notre Père. »

Enfants de Dieu le Père, nous devenons également par le saint baptême les frères de son divin Fils N.-S. Jésus-Christ. « Ceux qui sont sanctifiés, déclare S. Paul, Jésus-Christ n'a point honte de les appeler frères. » (Heb., II, 11). Et en effet, envoyant Madeleine vers les apôtres, ne lui dit-il pas : « Allez dire à mes frères : Je monte vers mon Père et vers votre Père. » (Jo., XX, 17). « Ah ! dit S. Thomas, comme l'amour de ce divin frère l'emporte sur celui des frères selon le sang ! Que fait le frère naturel ? Il partage avec toi l'affection de ton père ; en la partageant il la diminue. Il partage avec toi la succession de ton père, en la partageant il l'amoindrit. Dès sa naissance il t'a fait du tort, il a pris ta place. Jésus-Christ, au contraire, n'a point diminué l'amour que le Père te portait, il l'a augmenté, il t'a rendu son cohéritier, il t'associe à la succession paternelle, quoique par tes rébellions tu lui aies donné bien des raisons de te déshériter. Il ne t'a ôté aucun des biens que tu as mérités ; au contraire, il t'en a fait accorder plusieurs qui ne t'étaient pas dus. »

Enfants de Dieu le Père, frères de Dieu le Fils, nous devenons enfin par le saint baptême les hôtes, les temples vivants de Dieu le Saint-Esprit. Les Saints Pères affirment que l'union du Saint-Esprit avec l'âme après son baptême et tant qu'elle demeure en état de grâce est si intime qu'elle constitue un vrai mariage spirituel.

Il n'est pas étonnant, puisque le baptême crée des liens de parenté surnaturelle si étroits entre nous et les trois personnes de la Sainte Trinité, que Notre-Seigneur ait ordonné de le conférer en leur nom. En cette fête de la Sainte Trinité, excitons notre foi, non seulement en l'existence des trois personnes divines, mais encore en la réalité des liens qui nous unissent à elles, et que ces liens si glorieux soient, en même temps que la joie de notre vie, la règle de notre conduite. Ainsi soit-il.

AVIS PAROISSIAUX

AVANT LA FÊTE-DIEU

Mes frères,

Est-il besoin que je fasse un pressant appel à votre foi et à votre piété pour vous déterminer à célébrer dignement les grandes fêtes qui vont avoir lieu pendant toute une semaine ?

I

De quoi s'agit-il, en effet? D'honorer un ange du ciel, un saint du paradis, la reine des anges et des saints? Non, m. f., les fêtes qui se préparent portent un nom dans le langage chrétien : elles s'appellent les Fête Dieu. C'est au Fils de Dieu fait homme, c'est à N.-S. Jésus-Christ résidant dans l'Eucharistie, avec son corps, son sang, son âme et sa divinité, que nous sommes invités à rendre un éclatant hommage.

Ne le mérite-t-il pas? N'est-il pas juste de reconnaître par une solennité spéciale le plus grand don de son amour ? Sans doute, nous honorons la Sainte Eucharistie chaque fois que nous assistons à la messe ou que nous recevons la communion ; mais ces honneurs sont sans éclat, sans magnificence, le cœur seul en fait tous les frais. Il y a bien encore le Jeudi Saint qui rappelle à nos souvenirs l'institution du Saint-Sacrement. Mais ce jour-là l'Eglise est triste : le Vendredi Saint avec son grand deuil est trop près pour qu'elle puisse déployer les splendeurs de ses augustes cérémonies.

Il fallait donc choisir un jour mieux approprié pour établir en l'honneur de la divine Eucharistie une fête qui surpassât toutes les autres en magnificence. Et l'Eglise l'a trouvé : c'est un de ces jours où le temps plus radieux, le soleil plus brillant permettent aux processions de sortir du temple, aux cortèges de se dérouler à travers les rues ; c'est un de ces beaux jours où la nature verdoyante et fleurie nous offre une riche parure pour le triomphe de notre divin Roi.

II

Quel est encore le but de ces grandes solennités de la Fête-Dieu? C'est d'offrir à Notre-Seigneur une juste réparation pour tous les outrages dont il est l'objet.

Ignorez-vous, m. f., que dans certains endroits l'impiété le relègue dans le secret de ses églises, qu'elle lui défend d'en sortir, de se montrer en public, qu'elle interdit au nom de la loi les processions ?

Ignorez-vous que, même en nos pays chrétiens, nos rues sont trop souvent profanées par des blasphèmes, par des spectacles immodestes, par des chansons, des plaisanteries et des propos inconvenants ou irréligieux ?

Ne convient-il pas qu'une ou deux fois au moins chaque année Notre-Seigneur sorte de ses églises, se montre en public, affirme ses droits et sa qualité de souverain Maître, en traversant avec une majesté vraiment royale les rues de nos villes et de nos campagnes ?

Ne convient-il pas qu'une ou deux fois au moins chaque année les accents de la foi, les cris de la reconnaissance et de l'amour, les pieux cantiques et la voix de la prière purifient en quelque sorte l'atmosphère trop souvent corrompue par l'infection du péché ?

III

Mais vous vous tromperiez si dans l'Hostie de la Fête-Dieu vous ne voyiez qu'un dominateur exigeant et hautain, ou qu'un monarque courroucé contre son peuple et avide de vengeance.

Sans doute, c'est un roi, mais un roi plein d'indulgence et de douceur ; c'est un roi, mais un roi qui veut être un père pour ses sujets et qui ne vient parmi eux que pour les combler de biens.

Autrefois, quand il traversait les villes et les bourgades de la Judée et de la Galilée, c'était toujours pour répandre les bienfaits sous ses pas. Il en est encore ainsi maintenant. Il va passer parmi nous, mais pour signaler son passage par des grâces et des faveurs. Il aura une bénédiction pour vos familles, vos malades, vos maisons, vos travaux, vos entreprises, soyez-en bien convaincus : son cœur est si bon, si généreux !

Que nous reste-t-il donc à faire, sinon de lui réserver un accueil empressé, de lui préparer un magnifique triomphe, en donnant à nos deux processions tout l'éclat que nous pourrons ?

Or savez-vous, m. f., ce qui fait la beauté d'une procession ? Sans doute, c'est d'abord la décoration des maisons et des rues, la splendeur des reposoirs, la longueur et la variété du cortège. Mais ne vous y trompez pas : c'est surtout le recueillement, la piété et le maintien respectueux de l'assistance.

Venez donc en grand nombre aux processions de la Fête-Dieu ; que toute la paroisse soit là, autour de son Chef suprême. Mais que votre religieux silence, vos ferventes prières et votre parfaite tenue, plus encore que votre grand nombre, soient pour le divin Cœur de Jésus un sujet de joie et de consolation.

POUR LA FÊTE-DIEU

LA PRÉSENCE RÉELLE DANS L'EUCHARISTIE ; A QUOI ELLE OBLIGE

Mes frères,

Il est de foi que dans l'Eucharistie, sous les espèces sacramentelles, N.-S. Jésus-Christ est présent avec son corps, son sang, son âme et sa divinité, c'est-à-dire comme homme et comme Dieu tout ensemble, aussi réellement qu'il est présent au ciel, partageant la gloire de Dieu son Père au milieu des Anges et des Saints. De nombreux miracles opérés au cours des siècles sont venus confirmer cette vérité, et vous en connaissez quelques-uns. Vous connaissez, entre autres sans

doute, celui qui eut lieu en 1608 dans le diocèse de Besançon à Faverney. Je voudrais vous le rappeler ce matin en quelques mots, pour en tirer les conclusions pratiques qui conviennent dans la circonstance.

I

Faverney est situé dans le département de la Haute-Saône. Il y avait là, avant la grande Révolution, un monastère de Bénédictins, et ceux-ci avaient l'habitude, aux trois jours de la fête de la Pentecôte, de dresser un reposoir à l'entrée du chœur de leur église, afin d y exposer le T. S. Sacrement. Un bref avait été obtenu du Souverain Pontife, accordant une indulgence plénière aux fidèles qui, après s'être confessés et avoir communié, voulaient bien visiter cette église le dimanche, le lundi ou le mardi de la fête. Les moines naturellement tenaient à ce que rien ne manquât à cette solennité, et c'était pour lui donner toute la pompe possible que le St Sacrement devait être exposé les trois jours en question.

L'an 1608 donc, un reposoir avait été érigé comme les années précédentes, puis on y avait exposé le St-Sacrement au moyen d'un riche ostensoir qui renfermait deux hosties consacrées. Mais, dans la nuit du dimanche au lundi, un malheur arriva : une lumière placée trop près d'une tenture y mit le feu, et quand, le lendemain matin, on ouvrit les portes de l'église, il ne restait plus du reposoir et de ses décors que des débris qui achevaient de se consumer. On songea immédiatement à l'ostensoir et on voulut le chercher d'abord parmi ces débris fumants, parce qu'on s'imaginait qu'il devait être tombé pendant que les flammes dévoraient l'échafaudage entier du reposoir. Mais non, il n'était pas parmi les cendres. On leva alors les yeux, et on ne fut pas peu étonné de le voir suspendu en l'air, sans aucun appui, devant la grille qui fermait le sanctuaire, à peu près à la même place qu'il occupait quand le reposoir était debout. Le feu l'avait complètement épargné, et les deux hosties qu'on y avait renfermées pour l'exposition étaient restées elles mêmes absolument intactes.

La nouvelle de cet événement merveilleux se répandit rapidement et chacun voulut en être témoin. Aussi, pendant toute la journée du lundi et toute la nuit qui suivit, l'église fut remplie de fidèles et de prêtres qui ne se lassaient pas d'admirer un tel prodige. Le mardi matin, un curé du voisinage, venu en procession avec ses paroissiens, disait la messe au Maître-autel quand soudain, à la première élévation, l'ostensoir que la foule ne quittait pas des yeux et qui était un peu incliné en arrière, se redressa. On le vit alors descendre doucement de lui-même et venir se placer sur un corporal qu'on avait étendu la veille audessous sur une petite table. Le miracle était par là même complet, et la foule présente ne put s'empêcher d'éclater aussitôt en applaudissements.

Que devinrent les deux hosties de l'ostensoir ? Elles furent recueillies, comme on le pense bien, avec grand respect. L'une d'elles, quelque temps après, fut apportée solennellement et dans un magnifique reliquaire à Dôle, qui était à cette époque la capitale de la Franche-Comté. Elle y fut conservée jusqu'à la Révolution dans une chapelle qu'on avait construite exprès et qui subsiste toujours sous le nom de Chapelle du T. S. Sacrement. Mais, à la Révolution, elle disparut, profanée par des mains sacrilèges. Seule, l'hostie restée à Faverney existe encore, et on continue de l'entourer de respect, de vénération, dans l'église paroissiale qui a le bonheur de posséder ce précieux trésor.

II

Ce miracle, comme beaucoup d'autres, je l'ai dit en commençant, est une confirmation de la Présence réelle. Tous sans exception, je le sais parfaitement, m. f., vous croyez à la Présence réelle. Mais, je vous le demande, avez-vous bien soin toujours de mettre votre attitude et votre conduite en harmonie avec votre foi ? En d'autres termes, agissez-vous toujours comme des chrétiens qui ont la conviction ferme et profonde que Jésus réside dans le St Sacrement ? Quand vous venez à l'église, soit pour entendre la messe, soit pour assister à un autre exercice, est-ce que votre souvenir, est-ce que votre première pensée est pour le Maître de céans ? Est-ce que vous avez l'impression que derrière le voile du tabernacle il y a quelqu'un de vivant, N.-S. Jésus Christ lui-même qui vous regarde ? Est-ce que vous songez à garder devant lui une tenue recueillie, une attitude respectueuse, comme en présence d'un grand personnage à qui vous adresseriez une requête ? Avouez, pour être sincères, qu'il vous arrive encore facilement d'agir d'une manière quelque peu différente. Avouez que trop facilement parfois dans le lieu saint vous perdez de vue la présence du divin Maître. Il faut donc prendre garde pour réagir et ne pas contrister le cœur de Notre-Seigneur. Et puis, ici comme ailleurs, il faut se défier du danger de l'habitude.

En effet, il est à remarquer qu'en général nous arrivons à faire peu de cas des choses que nous voyons tous les jours. Si merveilleuses et si intéressantes qu'elles soient, l'habitude de les voir émousse le sentiment que nous en avons et nous finissons par n'y plus faire attention. C'est un peu ce qui se passe à l'égard de la Présence réelle. Pour étendre à tous les temps et à tous les pays le bienfait de l'Incarnation, le Sauveur s'incarne de nouveau chaque matin sur tous les autels du monde. Il a voulu se faire notre compagnon d'exil, l'ami toujours présent pour nous consoler et nous fortifier Mais l'immensité même de sa tendresse nous rend oublieux et ingrats. Nous nous familiarisons avec Lui et nous finissons par ne plus penser à un Dieu qui se retrouve partout et se donne partout.

Si la sainte messe était célébrée seulement une fois tous les dix ans par le Souverain Pontife, on se disputerait l'honneur d'y assister. De tous les

points du monde, fidèles et curieux accourraient à Rome ce jour-là ; et j'imagine qu'au moment de la consécration, à la pensée du mystère de la crèche reproduit sur l'autel, un frisson religieux passerait sur la foule agenouillée ; toute l'assistance s'abîmerait dans l'adoration.

Ecoutez encore. Si l'on vous disait, comme aux habitants de la Judée, que le Messie, après avoir mené trente ans la vie obscure d'un artisan, d'un ouvrier de campagne, s'est soudain montré au monde ; si l'on vous disait, comme à eux, que non loin d'ici il a opéré des miracles, guéri des malades, des paralytiques et ressuscité des morts, qu'il va bientôt venir dans notre ville, y apportant la bonne parole ; finalement si en ce moment même vous entendiez les acclamations de la foule saluant son arrivée, je suis sûr que vous me laisseriez là et que, sans attendre que mon instruction fût terminée, vous sortiriez avec précipitation pour le voir.

Eh bien ! je vous dirai à mon tour : « Mais vous n'avez rien à envier aux habitants de la Judée, car vous jouissez aussi certainement, aussi réellement qu'eux de la présence de Jésus. Faites donc appel à votre foi, et vous vous souviendrez, vous serez sous le charme, sous la douce influence de cette pensée que Jésus est là dans le St-Sacrement, qu'il y réside pour vous et que grâce à l'Eucharistie vous pouvez en définitive l'approcher d'aussi près que S. Jean qui, à la Cène, reposa sur sa poitrine, l'approcher d'aussi près que Lazare, Marthe et Marie Madeleine qui le reçurent dans leur maison de Béthanie, d'aussi près que la Sainte Vierge qui eut l'ineffable honneur de le porter dans son sein et de le nourrir de son lait, puisque vous avez l'avantage de le recevoir dans votre cœur par la sainte communion aussi souvent que vous le voulez. »

Ayez la foi de sainte Elisabeth de Hongrie, par exemple, et vous n'aurez pas besoin de faire effort pour penser à Jésus, pour vous rappeler sa présence dans le St Sacrement et agir en conséquence.

On raconte en effet que, toute jeune encore, cette sainte aimait ardemment le bon Maître. Quand elle passait avec ses compagnes dans la cour du château de son père, elle faisait en sorte, tout en sautillant, de s'approcher de la chapelle. Elle en baisait alors la serrure avec respect et disait au cher prisonnier du tabernacle : « Mon divin Sauveur, je m'amuse, mais je ne vous oublie pas ; bénissez votre petite servante. » Ne trouvez-vous pas cette conduite on ne peut plus édifiante, et n'êtes-vous pas d'avis qu'elle devait plaire tout particulièrement à Jésus ?

Voulez-vous un autre exemple bien édifiant encore dans la naïveté qui le caractérise ? Un enfant de quatre ans, rentrant de promenade, vit dans le parloir d'une communauté où sa mère le conduisait une religieuse occupée à découper des hosties qui avaient été faites le matin. La figure de l'enfant devient subitement sérieuse, réfléchie, suavement recueillie ; prenant alors une grande hostie avec des précautions infinies pour ne pas la briser, il la baise avec un respect et un sourire d'ange, une visible affection. — « Mais, mon petit Jean, lui dit la religieuse, le bon Jésus n'y est pas ! — Oh ! je le sais bien, répond l'enfant. Mais demain à la messe le bon Jésus viendra, et je veux qu'il trouve là le baiser du petit Jean. — Oui, mais pourquoi prendre une grande hostie au lieu d'une petite ? — C'est pour faire mon baiser plus grand ! » M. f., cette conduite et ce langage étaient, je le répète, l'expression d'une foi naïve. Mais Jésus, qui aime tant les âmes candides et innocentes, ne pouvait qu'en être délicieusement consolé.

Eh bien ! pour ce qui est de vous, je vous en prie, montrez que vous n'avez pas la foi à demi, une foi superficielle, une foi factice, mais une foi vraie, sincère, et par le fait une foi agissante. La foi vous dit que Jésus votre Dieu et votre Sauveur demeure sous les espèces eucharistiques pour être adoré par vous quand vous entrez dans une église quelconque. Que cette pensée règle toujours votre attitude, pour que celle-ci ne soit pas devant le tabernacle une attitude légère ou dissipée, mais une attitude invariablement et profondément respectueuse.

La foi vous dit que Jésus au St-Sacrement est heureux qu'on vienne le voir, heureux qu'on le traite en confident et en ami, heureux qu'on s'adresse à lui en tout abandon et qu'on lui demande ce dont on a besoin. Donnez-lui cette satisfaction, visitez-le volontiers, avec empressement, et dans vos visites, quand vous êtes à ses pieds, ne cherchez pas des formules savantes pour lui parler, dites-lui bien simplement : « Mon Sauveur, mon Jésus, je vous aime, et je voudrais vous aimer encore davantage. Bénissez les membres de ma famille, mes amis et toutes les personnes qui ont quelque droit à mon souvenir. Bénissez enfin ma bonne volonté et inspirez-moi une profonde horreur du péché qui vous offense. Vous savez combien est grande ma misère, ma faiblesse. Ne me laissez pas à la merci du démon qui en veut à mon âme et qui travaille par mille moyens à la perdre. Pour lui résister toujours et faire mon salut, donnez-moi votre grâce, abondamment. »

Jésus alors sera touché de votre foi et de votre confiance. Et vous bénéficierez, dans une large mesure, de ses faveurs et de ses bénédictions consolantes. Ainsi soit-il.

POUR LES PREMIERS VENDREDIS

VIII

Juin

L'EUCHARISTIE, SUPRÊME TÉMOIGNAGE DE L'AMOUR DE JÉSUS POUR LES HOMMES

Mes chers enfants,

De tous les bienfaits du Sauveur du monde, la Sainte Eucharistie n'est-elle pas celui où éclate

plus particulièrement sa bonté à notre égard ? N'est-elle pas le suprême témoignage de sa charité, l'ineffable résumé de toutes ses miséricordes ? Oui, c'est bien dans ce sacrement que Jésus nous a aimés jusqu'à la fin, c'est-à-dire jusqu'à l'excès, jusqu'aux extrêmes limites, jusqu'à l'infini : *in finem dilexit.*

I

L'Eucharistie, c'est Jésus présent dans l'hostie consacrée, — ce Jésus qui naquit à Bethléem, salué par les bergers et les joyeux *Gloria in excelsis* des anges, — ce Jésus qui vécut modèle des adolescents dans le pauvre atelier de Nazareth, — ce Jésus qui parcourut les villes et les bourgades de la Judée et de la Galilée, annonçant le royaume de Dieu, — et qui mourut par amour pour nous sur la croix.

Il est là réellement avec son corps, son âme, sa divinité. Si par un prodige il se dévoilait en ce moment à nos yeux, il nous apparaîtrait tel qu'il est au ciel à la droite de Dieu son Père.

Il est là, mais, pour habiter au milieu de nous, comme il s'est anéanti ! Il s'est anéanti plus encore que dans le mystère de l'Incarnation et à la crèche. A la crèche on voyait au moins l'homme et, grâce aux apparitions des anges et de l'étoile, on entrevoyait le Dieu. Dans l'Eucharistie, l'un disparaît comme l'autre : l'homme et le Dieu disparaissent également sous les humbles apparences d'un peu de pain.

Il est là, il aurait pu à la rigueur fixer sa demeure dans un seul endroit et nous y convier. Mais cela n'aurait pas suffi à son amour. Et alors il multiplie sa présence en tous lieux, partout où il y a une hostie consacrée, dans les plus pauvres églises, aussi bien que dans les plus magnifiques cathédrales. Il la multiplie en tout temps : il reste avec nous jour et nuit, même quand la solitude se fait autour de lui ; il restera avec nous jusqu'à la consommation des siècles. Il a voulu que dans la grande famille des fidèles il n'y eût pas un chagrin, une souffrance, une épreuve dont on ne pût à tout instant aller chercher le remède auprès de lui. O amour de Jésus, que vous êtes admirable !

Et cependant Jésus fait plus encore que d'habiter au milieu de nous. Car l'Eucharistie n'est-elle pas aussi le renouvellement de l'immolation du Calvaire ? Oui, dans la sainte messe, Jésus renouvelle cette immolation, immolation assurément non sanglante, puisque Jésus dans son état glorieux ne peut plus mourir, mais pourtant immolation aussi vraie, aussi réelle, aussi efficace que celle du Calvaire

Que se passe-t-il, en effet, sur l'autel durant la sainte messe ? Dans cet auguste mystère, ce divin Sauveur se présente à l'état de victime immolée : car les paroles de la consécration séparent effectivement son corps et son sang ; il exprime donc, autant qu'il est en lui, l'état de mort, et, en cet état de mort mystique, comme sur la croix, il s'offre en holocauste à Dieu son Père ; et le Père, en vertu des mérites infinis de ce sacrifice, comme au Calvaire, laisse tomber sur l'humanité ses grâces de pardon et de miséricorde.

Mais voyez encore jusqu'où va cette incommensurable libéralité de Jésus. Son immolation sur la croix a eu sans doute une efficacité infinie, mais enfin elle n'a eu lieu qu'une seule fois, qu'un seul jour. Par la sainte messe elle ne cesse de se renouveler, j'oserais même dire qu'elle devient perpétuelle. En effet, chaque jour, dès l'aurore, les mains sacerdotales commencent à élever le calice vers le ciel. Or l'aurore n'apparaissant que graduellement sur chaque point de notre globe et nos soirs à nous étant les matins de l'autre hémisphère, ne peut-on pas supposer pieusement que la Victime de propitiation est offerte à chaque instant en quelque lieu de la terre ?

C'est ainsi que Jésus aura voulu, ô merveilleux spectacle pour le ciel ! que ses hommages et ses supplications montent sans interruption de la terre vers Dieu pour lui payer, au nom de l'humanité, le tribut d'adoration qui lui est dû et en même temps pour écarter de nos têtes les célestes vengeances et nous obtenir toute sorte de bénédictions. O amour, ô amour, m'écrierai-je encore, que vous êtes de plus en plus admirable !

Et pourtant ce n'est pas tout. Jésus veut en outre contracter avec nous une union plus étroite, une union que nous n'aurions jamais osé rêver. Lui, le Maître du ciel et de la terre, veut habiter en nous, pauvres mortels, chétives créatures.

Il veut habiter en nous, non pas comme dans les églises ou les tabernacles, non pas même comme dans les ciboires, mais, descendant matériellement dans notre poitrine avec son corps, son sang, son âme, sa divinité, il s'incorpore à nous, il s'identifie, pour ainsi dire, avec nous, en sorte que par cette participation à son corps et à son sang nous devenons comme un même corps et un même sang avec lui O précieuse et sainte union !

Et cependant cette union, pour précieuse et sainte qu'elle soit, n'est pas son but unique. Non, son dessein est plus élevé. En nous donnant son corps en nourriture, ce qu'il veut, c'est nous offrir un remède contre nos faiblesses journalières pour conserver en nous la vie de la grâce. Ce qu'il veut, c'est développer de plus en plus cette vie, de sorte que de terrestres que nous sommes, nous devenions spirituels et célestes. Ce qu'il veut, c'est nous revêtir, nous animer, nous remplir de son esprit, de son humilité, de sa douceur, de sa charité et de toutes ses vertus. Plus encore, si nous correspondons à son action sanctificatrice, nous pénétrant de plus en plus de sa divine présence, il veut nous associer, autant qu'il est possible, à sa divinité et, en nous associant à sa divinité, nous associer en même temps à la vie des deux autres personnes de la T. S. Trinité, Père et St-Esprit : *divinæ consortes naturæ.*

A quel degré de gloire et d'honneur la créature ne se trouve-t-elle donc pas élevée par la sainte communion ! Car nous rendre en quelque sorte participants de la nature divine, voilà ce que s'est

proposé Jésus. N'est il pas vrai de dire qu'il nous a aimés jusqu'à la fin ?

II

Dès lors, quels devoirs ne découlent pas pour nous de ces témoignages d'amour !

Puisque Jésus est là, ne le laissons pas seul dans la solitude du tabernacle. Il nous attend, il nous appelle tous, aimons à venir nous agenouiller devant lui. Dans le monde, on visite ses parents, ses amis ; on visite ses bienfaiteurs, ses protecteurs. Jésus est notre Maître, notre Roi, notre Dieu ; serait-il le seul à qui on ne rendrait pas ce même devoir ? Non, l'âme qui aime la Sainte Eucharistie se plaît en la compagnie de Jésus. Elle sait prélever quelques instants dans sa journée pour venir les passer en sa présence.

Puisque Jésus s'immole chaque jour sur l'autel et s'y immole journellement, peut-être près d'un million de fois, excitons en nous toute la reconnaissance dont nous sommes capables pour cet insigne bienfait, qui est l'acte de religion le plus agréable à Dieu et le plus avantageux pour l'homme. Prêtres, avec quelle piété ne devons-nous pas célébrer ce saint mystère, où nous sommes les ministres, les représentants mêmes de Jésus, où nous prononçons en son nom les paroles de la consécration ! Fidèles, avec quel empressement ne devez-vous pas y assister ! Avec quel esprit de foi ne devez vous pas vous y associer ! Car les fidèles, en même temps que le prêtre, quoique à un titre différent, participent d'une façon réelle à l'oblation de ce sacrifice.

Enfin, puisque Jésus nous invite à le recevoir en nourriture de nos âmes, avec quelle sainte avidité ne devons nous pas venir au banquet sacré ! La communion, c'est le moyen par excellence de plaire à Jésus qui fait ses délices d'être avec nous ; faisons nous aussi nos délices d'être avec lui ! De quelle douceur ne remplit-il pas alors l'âme ! Car peut-il y avoir un bonheur comparable à celui de posséder Jésus ? Il est l'hôte souverainement généreux : durant sa vie mortelle, il a toujours comblé de bénédictions les hommes dont il visitait le foyer. Quel trésor de grâces, soit pour éviter le mal, soit pour pratiquer la vertu, ne nous apportera-t-il donc pas dans la sainte communion ! Car la sainte communion, c'est, en un mot, la vie divine qui pénètre tout notre être, gage assuré de cette vie d'union avec Dieu, qui sera notre partage durant l'éternité.

* *

O Jésus, divin prisonnier du tabernacle, victime perpétuelle de propitiation auprès de Dieu, pain vivant, pain du ciel, dont chacun devrait faire une nourriture quotidienne, Jésus eucharistique, nous voulons vous aimer toujours davantage ; enflammez aussi toujours davantage nos cœurs d'amour pour vous. Ainsi soit-il.

POUR DES COMMUNIONS SOLENNELLES

A la messe

I

VOUS ALLEZ VOUS DONNER A JÉSUS

Mes chers enfants,

Il y a déjà peut être deux ans ou plus que de temps en temps vous venez vous agenouiller à la Table sainte, pour y recevoir. sous les apparences de la blanche petite hostie, N. S. Jésus-Christ.

A peine votre esprit s'ouvrait-il à la raison que ce divin Sauveur désirait descendre en vous par la sainte communion. Il voulait prendre possession de votre cœur, d'un côté pour le soustraire à l'influence du malin esprit, de l'autre pour y déposer des germes de vertus.

Aussi, lorsque vous avez paru avoir la notion de ce que renfermait cette divine hostie déposée sur la langue du communiant, s'est-on empressé de vous inviter à venir la recevoir vous aussi, sans faire attention à votre extrême jeune âge. On savait qu'en faisant ainsi, on répondait au vœu le plus cher du Dieu de l'Eucharistie.

Durant sa vie mortelle, Jésus disait à ses Apôtres, qui voulaient écarter de lui les petits enfants comme vous : « Laissez venir à moi les petits enfants. » Aujourd'hui il ne se contente pas d'adresser à ses prêtres cette parole ; il leur demande davantage, il leur dit : « Faites venir à moi les petits enfants. » Et voilà comment il se fait que vous avez déjà reçu Jésus dans votre cœur un grand nombre de fois.

Oh ! qui dira les merveilles de grâces qu'il y a opérées lorsque le péché n'est pas venu contrarier son action sanctifiante, les merveilles de grâces qu'il y a opérées insensiblement, sans même que vous vous en soyez doutés ou que vos progrès aient paru aux yeux des hommes ? Peut-on, en effet, boire à la source d'eau vive, qui jaillit jusqu'à la vie éternelle, sans être désaltéré ? Peut-on s'approcher du foyer de l'amour divin sans être embrasé ?

Mais dans toutes ces communions, mes chers enfants, c'est Jésus qui venait au-devant de vous plutôt que vous n'alliez à lui. Vous receviez ces visites et ces tendresses de Jésus à peu près comme, du temps où vous étiez tout petits, vous receviez les caresses de votre mère, vous épanouissant sous leur douce influence, mais ne pouvant pas encore avoir la pensée de les rendre. Aujourd'hui votre communion solennelle doit avoir un caractère tout différent.

I

Les années, en se succédant, ont amené le développement de votre intelligence ; votre raison a pris conscience d'elle-même : vous commencez à pouvoir assumer la responsabilité de vos actes. Or le temps que vous avez consacré à l'étude du

catéchisme, vous a initiés aux vérités religieuses. Et connaissant ces vérités, vous leur avez donné votre assentiment ; leur beauté a captivé votre esprit.

Combien en particulier vous avez goûté la divine histoire des bienfaits ineffables de Jésus, qui a daigné se faire homme pour nous sauver, qui est né dans l'étable de Bethléem, comme le petit enfant le plus pauvre, qui a vécu et peiné, durant de longues années, dans l'atelier de Nazareth, comme le fils d'un pauvre ouvrier, qui a versé son sang et donné sa vie, au milieu des plus affreux tourments, pour payer la dette du péché, qui enfin, ô prodige d'amour, ô merveille de puissance, afin de pouvoir rester au milieu de nous, afin de pouvoir s'unir à nous, nous transformer en lui et nous communiquer sa vie divine, s'est mis sous les apparences d'un peu de pain et s'est fait notre nourriture spirituelle !

Cette histoire, toute d'amour parfait, a peu à peu pénétré votre cœur ; le don que Jésus vous faisait déjà de lui-même par la communion y a excité la reconnaissance, et bientôt vous n'avez plus eu qu'un désir : celui de rendre amour pour amour à ce divin ami de vos âmes et de pouvoir le lui témoigner par un acte public et solennel.

Or, mes enfants, ce moment est arrivé, votre désir va recevoir son accomplissement. C'est pour cela que cette maison de prière a pris un air de fête, que la paroisse dont vous êtes les jeunes rejetons et l'espoir, est accourue en grand nombre à cette cérémonie, que tous les regards sont fixés sur vous, que vos parents qui vous aiment tant et ne vivent, pour ainsi dire, que pour vous, sont là, le cœur rempli d'une douce émotion, tout attendris de vous voir accomplir ce grand acte.

Sans doute, Jésus vous appelle et vous ouvre ses bras comme toujours, mais aujourd'hui c'est vous qui allez vous présenter à lui, c'est vous qui allez vous avancer au-devant de lui, c'est vous qui allez vous donner à lui : là est le vrai sens, la vraie signification de la communion solennelle ; c'est vous qui allez vous donner par une démarche spontanée, réfléchie, voulue, qui allez vous consacrer à Jésus, quand il reposera dans votre poitrine, comme dans la coupe dorée du ciboire.

II

Celui qui veut voir son don agréé met tous ses soins à le rendre digne de la personne à qui il l'offre. Eh bien ! vous, mes enfants, vous conformant à cette obligation, vous n'avez rien négligé pour offrir à Jésus un cœur qu'il recevra avec délices : vous avez purifié votre âme de ses souillures par l'aveu que vous avez fait de vos fautes et le regret que vous en avez ; vous êtes tous revêtus de la robe blanche de l'innocence, tous dignes de porter à vos mains le lis de la pureté. Oh ! quel ravissant spectacle vous offrez au ciel ! Puissiez-vous n'oublier jamais plus tard, au milieu de vos futures épreuves, le bonheur ineffable que vous goûtez en ce moment.

Mais pour que vos dispositions dans ce grand acte soient les meilleures possibles, prenez pour modèles Marie et Jésus, lorsqu'ils furent portés au Temple pour se consacrer au Seigneur, Marie à peine âgée de trois ans, selon la tradition, Jésus, quarante jours à peine après sa naissance Extérieurement, ils n'étaient encore que de tendres enfants, mais, d'après les Pères et les Docteurs de l'Eglise, ils jouissaient déjà de la plénitude de la raison, Marie par un privilège spécial, Jésus en vertu de l'union hypostatique ; aussi leur oblation fut-elle parfaite et incomparablement la plus agréable que le Seigneur eût jamais reçue. Jésus et Marie, quels beaux modèles !

A leur exemple donc, dans ce grand acte de votre communion solennelle, donnez-vous à Dieu sans retard : vous allez le faire, il est vrai, comme à l'aurore de votre vie ; peut-être cependant lui en avez-vous dérobé quelques instants ; du moins ne retardez pas plus longtemps cette offrande de vous-mêmes.

Donnez-vous aussi sans réserve, c'est-à-dire consacrez à Dieu vos pensées, vos sentiments, vos affections, vos désirs, vos aspirations ; consacrez-lui tout votre être, votre âme et votre corps, ne retenez rien, absolument rien, dont vous feriez ensuite un criminel hommage à la créature.

Donnez-vous enfin sans retour, c'est-à-dire pour toujours, à jamais, d'une façon irrévocable. Car qu'est-ce qu'un don que l'on reprend bientôt après ?

* *

Anges du ciel, nous vous convions donc à cette fête. Venez prendre part à notre joie, remplissez cette maison sainte de votre présence ; quoique invisibles, entourez ces chers enfants et accompagnez les dans leur sainte démarche. Mais vous surtout, ô Marie, notre tendre Mère, soyez présente au milieu d'eux et conduisez-les comme par la main à Jésus, votre divin Fils. Oh ! qu'il est bon d'être conduit à Jésus par Marie ! Ainsi soit il.

II

AVANT LA COMMUNION

Mes chers enfants,

L'Eucharistie est un mystère de foi. Tâchez donc en ce moment d'exciter en vous les sentiments de la foi la plus vive.

Dites-vous en vous mêmes avec piété : « Oui, c'est Jésus que je vais recevoir, et en Jésus le Verbe, et avec le Verbe la T. S. Trinité. C'est Jésus qui va descendre dans mon cœur, Jésus avec ce corps formé par le St-Esprit dans le chaste sein de Marie, Jésus avec ce sang qu'il a versé pour le salut du monde, Jésus avec sa sainte âme, chef-d'œuvre de la toute-puissance divine. Oui, je le crois, je le crois aussi vivement que si je le voyais des yeux du corps »

* *

Mais l'Eucharistie est surtout le sacrement de l'amour. C'est par amour que Jésus y réside

et qu'il y réside jour et nuit. C'est par amour qu'il s'y donne en nourriture à nos âmes. Or l'amour appelle l'amour.

Excitez-vous donc à l'aimer : il est la beauté parfaite, qui fait la félicité des anges et des saints dans le ciel. Excitez-vous à l'aimer : il est la bonté suprême et il ne désire rien tant que de pouvoir en répandre sur nous les trésors infinis.

Excitez-vous à l'aimer : car il vient à nous pour être aimé et c'est sous les images les plus touchantes qu'il nous en exprime le désir : « Voici, nous dit il, que je me tiens à la porte de votre cœur et que je frappe » Excitez vous à l'aimer : l'ingratitude des hommes remplit son cœur d'amertume ; vous du moins, par votre piété, tâchez de lui offrir les dédommagements et les consolations qu'il ne dédaigne pas, lui, le roi de gloire, de venir mendier auprès de sa créature.

* *

Que chacun de vous dise donc à Jésus du fond du cœur : « O Jésus, nous croyons que vous êtes présent dans la sainte hostie ; nous vous y adorons et nous vous aimons de toute notre âme. Rendez de plus en plus parfaits notre foi et notre amour. » Ainsi soit-il.

III

APRÈS LA COMMUNION

Mes chers enfants,

Goûtez maintenant le bonheur de posséder Jésus, Jésus vrai Dieu, maître du ciel et de la terre, juge suprême des hommes à la fin du monde, et qui, en attendant, n'a pas dédaigné de descendre dans votre cœur, sous l'apparence d une petite hostie, pour vous combler de ses biens et vous remplir de suavité. O paix ! O joie ! O vrai bonheur !

I

Attachez-vous à lui, comme la branche à l'arbre, comme le sarment à la vigne. Demandez-lui donc de ne jamais s'éloigner de vous, ou plutôt non, Jésus ne s'éloigne jamais d'une âme que lorsque celle-ci ne veut plus de lui, demandez-lui donc de ne jamais le forcer à vous quitter. Car une âme d'où Jésus s'est retiré n'est plus qu'une terre sans eau, une plante desséchée, un bois mort qui n'est plus bon qu'à être jeté au feu.

II

Mais après avoir prié pour vous-mêmes, n'oubliez pas vos parents, dont la vie n'est qu'une suite ininterrompue de sacrifices généreusement acceptés pour leurs enfants ; priez Jésus d'alléger leurs peines, leurs tribulations, et de leur donner en retour ses meilleures faveurs.

N'oubliez pas vos défunts, car chaque famille a ses défunts, dont la disparition a fait couler bien des larmes, qui pour quelques-uns ne sont pas peut-être encore taries : qu'ils seraient heureux d'assister à cette fête ! Au moins que votre souvenir aille les soulager au lieu de l'expiation, si la main de Dieu les y retient encore.

N'oubliez pas ceux qui se sont intéressés à votre communion solennelle, qui ont contribué à vous y préparer et vous ont accompagnés de leurs prières. N'oubliez pas non plus la paroisse, dont tous les membres ne doivent former entre eux qu'une même famille.

Priez pour l'Eglise : que le bon Dieu l'éclaire, la dirige, la sanctifie, la protège contre ses ennemis. Priez enfin pour la France, capable de tant de bien, mais en qui fermentent tant d'éléments dangereux : puisse-t-elle comprendre que c'est seulement dans la foi religieuse qu'elle trouvera l'ordre et la tranquillité dont elle a besoin.

* *

A toutes ces intentions, nous vous disons, ô Jésus : « Ecoutez en ce jour notre fervente prière, daignez nous exaucer. » Ainsi soit-il.

Aux Vêpres

I

LE RENOUVELLEMENT DES PROMESSES DU BAPTÊME

Mes chers enfants,

Voici le moment d'accomplir le second acte de votre communion solennelle Il s'agit de renouveler vos vœux du baptême, la main sur le livre saint des Evangiles, en présence des prêtres du Seigneur, devant toute la paroisse et vos parents bien-aimés, dont le cœur, durant toute cette journée, déborde de la plus douce joie. Il s'agit de renouveler par un acte personnel et librement consenti les engagements que votre parrain et votre marraine prirent en votre nom, au jour béni de votre baptême.

I

1. Vous allez renoncer à *Satan*. Satan, vous le savez, est l'être malfaisant : il ne cherche qu'à répandre la ruine au milieu de nous. Il est notre ennemi acharné : tous ses efforts tendent à nous entraîner dans sa perte. Condamné à une éternité de malheur et ne pouvant se venger sur Dieu, il tourne sa rage contre nous pour nous rendre malheureux comme lui.

Mais il n'ignore pas que s'il laissait apparaître ses noirs desseins tels qu'ils sont, nous nous détournerions de lui avec horreur. Aussi ce serpent vil et rampant, lorsqu'il s'approche pour nous tenter, nous tient-il le même langage hypocrite qu'à la malheureuse Eve : « Eh quoi ! nous dit-il, vous ne voulez pas vous accorder cette satisfaction ? Qu'a-t-elle pourtant de si coupable ? Refuserez-vous donc tout aux penchants de votre nature ? On peut toujours s'arranger avec la loi divine ! » Et alors il ne nous dit pas comme à nos premiers parents : « Vous serez des dieux ! » mais il nous suggère ces pensées non moins fallacieuses : « En vous accordant cette satisfaction, vous serez heureux ! vous connaîtrez l'ivresse du bonheur. »

Oui, heureux comme Adam et Eve ! Oui, l'ivresse du bonheur ! c'est-à-dire qu'après le péché

nous nous réveillerons dans la honte et le remords.

Vous allez donc protester que vous ne voulez pas d'un pareil maître, que vous ne reconnaissez pas son empire sur vous !

2. Vous allez renoncer à ses *pompes*. Cette expression, mes enfants, désigne les plaisirs, les fêtes, les amusements, les séductions coupables du monde.

Il y a des plaisirs légitimes dont Dieu nous permet d'user : ils sont nécessaires pour nous reposer de nos pénibles travaux, pour nous faire aimer la vie, qui sans eux pèserait parfois trop lourdement sur nous. Aussi la bonté de Dieu les a-t-elle multipliés de manière à suffire à tous nos besoins. Ceux-là, il va sans dire, l'Eglise les autorise.

Mais il y en a qui sont défendus : ils sont l'invention de la perversité humaine, aidée par l'esprit diabolique Aujourd'hui ils se propagent partout, même dans les milieux réputés jusqu'ici honnêtes : ils se présentent sous toutes les formes, danses, spectacles sensuels, joies profanes de toute sorte, immodestie des costumes et beaucoup d'autres vanités, qui ne sont que des excitations à la concupiscence.

Ces plaisirs sont foncièrement mauvais et lorsqu'on s'y adonne, on ne peut qu'avoir le cœur inquiet, troublé par la conscience du mal que l'on fait. Ils rabaissent l'âme, faite pour s'élever jusqu'à Dieu ; ils la souillent, ils l'avilissent. Les chrétiens qui ne veulent pas mentir à leur nom doivent nécessairement les proscrire de leur vie. Voilà pourquoi vous voulez y renoncer aujourd'hui.

3. Vous allez renoncer aussi à ses *œuvres*. Les œuvres du démon, mes enfants, ne sont autre chose que le péché.

Le péché est le mal de l'homme, on peut même dire que c'est son seul mal. Car les souffrances, les tribulations qui nous arrivent, quelque pénibles qu'elles soient, ne sont pas de vrais maux. Souvent elles ne sont que des épreuves miséricordieuses que le bon Dieu nous envoie, ou comme des moyens d'expiation, ou pour nous empêcher de trop nous attacher aux choses de la terre : toujours elles ne sont que passagères ou du moins ne s'étendent pas au-delà de notre destinée ici-bas.

Le péché, au contraire, détruit en nous la vie surnaturelle, qui est le plus précieux de tous les dons ; il nous fait perdre l'amitié de Dieu, que nous devrions préférer à tous les biens ; il nous ferme le ciel, pour lequel nous sommes faits, il ouvre sous nos pas les abîmes de l'enfer éternel. Aussi le démon, qui connaît et recherche ces funestes conséquences, le déchaîne-t-il parmi les hommes comme le plus terrible fléau, les poussant à commettre toute sorte de péchés, — péchés de l'esprit, du cœur et des sens, — péchés contre Dieu, contre le prochain, contre soi-même, — péchés d'impureté, de haine, d'injustice, de scandale, et tant d'autres.

Mon Dieu ! se peut-il que des chrétiens, prévenus de tant de grâces, à qui sont destinées de si magnifiques récompenses, les commettent si facilement et en si grand nombre ! Voilà pourquoi vous, en ce jour béni, vous allez par un acte solennel renoncer au péché, aux œuvres du démon, demandant sincèrement à Dieu de lui rester à jamais fidèles.

II

Après cette triple renonciation, vous allez protester que vous vous attachez à Jésus-Christ pour toujours.

S'attacher à Jésus-Christ, c'est croire toutes les vérités qu'il nous a enseignées, les croire fermement d'une âme simple, sincère, sans se laisser influencer par les frivoles objections des libres-penseurs.

S'attacher à Jésus Christ, c'est, malgré les mauvais entraînements auxquels on est soumis, observer les commandements qu'il nous a donnés pour servir de règle à notre vie, c'est pratiquer les vertus qu'il demande de ses disciples, en s'efforçant d'imiter ses divins exemples.

S'attacher à Jésus-Christ, c'est s'attacher à l'Eglise et à ceux qui la représentent, c'est avoir pour elle les sentiments d'obéissance, de respect, de dévouement qu'elle mérite.

Oh ! qu'elle est belle, la part que vous choisissez, mes enfants, quand vous voulez vous attacher à Jésus-Christ ! Et cela pour toujours : c'est-à-dire non seulement pendant votre enfance, mais encore pendant votre jeunesse et puis pendant les années qu'il plaira à Dieu de vous accorder et que je vous souhaite nombreuses de tout mon cœur.

Avec Jésus-Christ, vous posséderez la vérité, la vérité d'en-haut, que la seule science humaine ne peut pas donner. Avec Jésus-Christ, vous atteindrez le but unique et nécessaire, pour lequel vous avez été appelés à la vie et qui est le ciel.

Avec Jésus-Christ, vous acquerrez, quelque modeste que soit votre situation, les vertus qui vous rendront agréables à Dieu et vous vaudront l'estime des hommes. Avec Jésus-Christ, vous aurez le seul et vrai bonheur que vous puissiez goûter ici-bas, quelles que soient vos épreuves, et qui vous fuirait au milieu des faux plaisirs du monde.

III

Ici, je m'adresse à vous tous, m. f., et je vous dis : Voilà les engagements que ces enfants vont prendre. Ils vont le faire avec toute la candeur et la générosité de leur âge et ils comptent bien en remplir les obligations.

Mais quand le souvenir de ce jour commencera à devenir lointain, ne perdront-ils pas de vue ces engagements ? Hélas ! de tous côtés on se plaint de la dépravation de la jeunesse ; des voix autorisées se sont élevées pour signaler ce grave danger et jeter le cri d'alarme.

Mais les parents chrétiens n'ont-ils pas sur ce point leur part de responsabilité ? Veillent-ils sur leurs enfants ? Veillent-ils à les éloigner des amu-

sements déshonnêtes, des fréquentations coupables ? Veillent-ils à les sauvegarder contre les occasions dangereuses ?

Ne montrent ils pas, au contraire, une faiblesse, une négligence, ou bien une indulgence déplorables ? Donnent-ils surtout le bon exemple à leurs enfants ? S'ils ne prient pas, comment voulez-vous que leurs enfants prient ? S'ils ne vont pas à la messe, s'ils ne s'approchent jamais ni du tribunal de la pénitence, ni de la table eucharistique, comment voulez-vous que leurs enfants ne perdent pas l'estime de ces choses saintes ? S'ils n'observent pas les commandements de Dieu et de l'Eglise, comment voulez-vous que leurs enfants ne les violent pas ?

Or, vous le savez, la jeunesse qui n'a pas de pratique religieuse est nécessairement vouée à l'insubordination, à la recherche effrénée du plaisir, aux pires désordres.

* *

Donc, tandis que ces enfants, aujourd'hui ravissants de grâce divine et animés des meilleures dispositions, exprimeront à haute et claire voix leurs engagements, vous autres, pères et mères, au fond de votre cœur, dites à Dieu : « Oui, mon Dieu, moi aussi, de mon côté, je vous le promets sur ma conscience, je remplirai mon devoir. » Ce sera, m. f., pour la gloire de Dieu, pour votre consolation, pour le bonheur temporel et éternel de vos enfants. Ainsi soit-il.

II

CONSÉCRATION A LA SAINTE VIERGE

Mes chers enfants,

Maintenant, c'est vers la Sainte Vierge que se tournent vos regards et vos cœurs. Après Jésus, c'est elle qui mérite le mieux nos hommages et notre affection.

C'est la créature privilégiée que Dieu contemple avec un ineffable amour. C'est la Reine du ciel, dont les esprits bienheureux aiment à exalter la gloire et la bonté. C'est la Mère de Jésus, comblée à ce titre par la T. S. Trinité de tous les dons que peut recevoir une créature.

C'est la Mère des hommes, remplie pour nous de l'amour le plus tendre et le plus vigilant, spécialement la Mère des enfants comme vous, au soir de leur communion solennelle, qui lui rappellent son Jésus vers les douze ans.

Jetez donc à pleines mains vers son trône, comme des fleurs nuancées des plus délicates couleurs et répandant un agréable parfum, vos sentiments de piété, vos félicitations, vos louanges, vos prières. Marie les accueillera avec tendresse.

Mais surtout dites-lui : « O Mère, nous voici au seuil de notre adolescence ; nous allons nous embarquer sur une mer non moins orageuse que les vagues de l'Océan. Pauvres petits passagers sans expérience, que deviendrons-nous ?

« Préservez-nous donc, ô Mère, nous ne disons pas des tempêtes et des vagues furieuses, elles sont inévitables, mais des écueils où sombrerait notre frêle esquif.

« Conduisez-nous, à travers tant d'orages, au port du salut, nous dont le cœur, nous ne craignons pas de le dire, est actuellement rempli de l'amour de Jésus, — nos parents, envers qui nous ne pourrons jamais nous acquitter de notre dette de reconnaissance, — notre pasteur, qui s'est tant dépensé pour nous préparer à cette belle fête, — tous les membres de la paroisse présents ou absents ; et faites ô notre douce Mère, que tous nous nous retrouvions un jour au ciel, au pied de votre trône faisant nos délices de chanter vos louanges avec celles de la T. S. Trinité et de notre divin Sauveur Jésus. Ainsi soit-il.

MOIS DE MARIE

XIII

LA NATIVITÉ DE NOTRE-SEIGNEUR

Mes frères,

L'homme s'agite et Dieu le mène. Vraie des humbles, cette parole l'est également des empereurs et des rois ; vraie des individus, elle l'est aussi des collectivités. Le Messie devait naître à Bethléem et Marie habitait Nazareth. Obéissant à un mouvement d'orgueil, un empereur romain ordonne le dénombrement général de ses sujets et réalise, sans le savoir, l'oracle prophétique, puisqu'originaires par David, leur ancêtre, de Bethléem, Marie et Joseph devront s'y faire inscrire sur les registres du recensement.

I

Bethléem était déjà célèbre dans l histoire des Juifs. Là et dans les environs de cette ville, Jacob avait planté sa tente avant de trouver un refuge en Egypte. C'est là que mourut Rachel, dont le tombeau se profile à l'horizon. C'est là qu'habitait le riche Booz et dans les champs, autour de la cité, glanaient Ruth et Noémi. C'est là encore le lieu où naquit David. Il y passa sa jeunesse en gardant les troupeaux. Le prophète Samuel y vint le sacrer roi d'Israël.

Pour se rendre à cette ville, si pleine de touchants souvenirs, Marie et Joseph devaient marcher plusieurs jours. Pour Marie surtout la route fut pénible. Sur le chemin, nos voyageurs rencontrèrent des hommes et des femmes dont la vulgarité dut faire souffrir douloureusement l'âme si pure, si élevée de Notre-Dame. Que de fois sans doute elle fut affligée de ce qu'elle entendit et de ce qu'elle vit !

Marie donne aux chrétiens l'exemple de ce qu'ils doivent être quand la nécessité les oblige à se mêler au monde. A son exemple, s'il n'y a aucune nécessité de le fréquenter, il faut le fuir, comme il faut sanctifier par notre conversation

ceux que des circonstances habituelles ou des rencontres fortuites mettent en relation avec nous.

L'ordre de l'empereur avait occasionné des déplacements nombreux, si bien que lorsqu'ils arrivèrent à Bethléem, Joseph et Marie trouvèrent le caravansérail rempli de voyageurs, envahies toutes les chambres qu'en chaque maison l'hospitalité orientale réserve aux voyageurs : amis et parents. Joseph s'en va de porte en porte et reçoit partout la même réponse : impossible d'accueillir les nouveaux venus, les places sont déjà retenues. Marie, brisée de fatigue, attend en vain un asile, un abri où se reposer. Dans la cité de ses ancêtres, personne ne la reçoit.

L'humiliation des refus, la Vierge l'accepte pour elle-même, mais se désole pour son divin Fils. Là encore, l'exemple de Marie est plein de leçons. Peut-être nous a-t-il été donné d'essuyer d'injustes refus, d'être mal jugés, mal compris ? Au lieu de nous indigner, de murmurer, suivons de la pensée Marie à travers les rues de la cité de David, où elle n'entend que des paroles dures pour son cœur. Où naîtra l'Enfant divin ? Pourtant Notre-Dame ne maudit personne, elle prie, elle espère en Dieu.

Plus cruels que les gens de Bethléem, ne laissons pas Notre-Seigneur à la porte de notre âme. Il en est le maître, elle lui appartient. Et s'il y habite par sa grâce, ne le mettons pas dehors en cédant à nos passions, en laissant envahir la place par l'argent, la volupté, l'orgueil, l'ambition. Livrées à leurs passions, les âmes ressemblent aux maisons encombrées de Bethléem. Jésus passe et frappe, il sollicite l'âme par une pensée sérieuse, grave, propre à faire réfléchir. Dieu passe, Dieu parle. Ecoutons. Ne fermons pas la porte au divin Maître, ne lui redisons pas la dure parole : « Il n'y a pas ici de place pour vous. »

Accablé d'angoisse, Joseph cherche un refuge dans l'hôtellerie publique, sorte de vaste carré ceint de portiques. Sous le toit des galeries grossières, dont le sol était surélevé, les voyageurs étendaient leurs nattes pour dormir, tandis qu'au dessous d'eux les bêtes de somme encombraient la cour.

Là encore, plus de place pour eux. Près de l'hôtellerie, des excavations dans le rocher servaient d'étable en cas de besoin ; c'est dans une de ces grottes qu'au témoignage de la tradition Marie trouva un refuge. Il se trouvait dans l'étable une crèche et de la litière. Peut-être des animaux l'occupaient aussi, comme le veut la tradition populaire de l'âne et du bœuf. Notre piété s'applique à embellir l'étable où naquit Jésus ; les artistes chrétiens en font un portique léger et avenant, ou une chaumière poétiquement délabrée. Des anges sur le toit déroulent leur banderole. Nous la faisons propre, coquette, alors qu'en réalité l'étable où naquit le Sauveur n'avait que ses quatre murs, son sol malpropre et la mangeoire au fourrage pour tout ameublement.

François d'Assise avait compris la leçon de haute pauvreté qui se dégage de Noël. Un jour, pendant le repas de midi, un de ses disciples fit allusion à l'extrême pauvreté de Marie lorsque, la nuit de Noël, elle enfanta le Sauveur. Aussitôt François se leva et, secoué de douloureux sanglots, s'assit par terre pour manger le reste de son pain.

De son temps, comme du nôtre, les représentations de la crèche avaient besoin d'un renouveau. Quelques basiliques romaines avaient des crèches décorées de mosaïques, ornées de plaques d'or et d'argent, de voiles précieux. Le saint avait probablement prié devant ces crèches luxueuses qui ne lui rappelaient pas assez la pauvreté de Bethléem. Il confia donc à l'un de ses riches bienfaiteurs son désir de voir de ses yeux comment Jésus avait été couché dans une crèche, comment il avait reposé sur le foin, entre l'âne et le bœuf. Par les soins de ce digne homme, une crèche fut préparée, on y amena un bœuf et un âne et sur un autel placé au-dessus de la crèche la messe fut célébrée. Rempli d'une indicible joie, François prêcha, célébrant l'amour immense de l'Enfant-Dieu pour les humains.

Joseph et Marie s'étaient donc installés dans la grotte. Bientôt la Vierge fut ravie en extase. Comme les rayons du soleil passent à travers un cristal limpide, comme le parfum s'échappe de la rose sans la flétrir, ainsi du sein très pur de Notre-Dame l'Enfant divin passa dans ses bras. Qui pourrait exprimer l'allégresse ressentie alors par la Vierge, quand elle enveloppa de langes son Fils bien-aimé et le coucha dans la crèche ? Marie alors dut se prosterner, adorer Dieu fait homme, en même temps que les anges ravis chantaient par la campagne : « *Gloria in excelsis Deo !* Gloire à Dieu dans les hauteurs et paix sur terre aux hommes de bonne volonté ! » Les hommes de bonne volonté, c'étaient d'abord d'humbles gardiens de troupeaux.

II

Les premiers adorateurs du Verbe fait chair furent donc des humbles, des petits. Les humbles et les petits, Jésus les aime ; lui même s'est fait pauvre et petit pour venir à eux. Il naît au sein de l'indigence. Sur la montagne des Béatitudes, il béatifiera d'abord la pauvreté. Il pourra dire de lui-même : « Les renards ont leur tanière, les oiseaux du ciel leur nid, le Fils de l'homme n'a pas où reposer la tête. » Sur une croix nue il expirera et son tombeau lui sera prêté. »

Les premiers invités à la crèche sont les pauvres, les ignorants. Leur cœur était simple, ils ne discutèrent pas le message divin. Voyons-les s'ils se hâtent vers l'étable où repose l'Enfant divin. Le cœur débordant d'allégresse, ils entrent dans la grotte Ils trouvent Marie, elle leur fait signe d'approcher. Que redouteraient-ils ? La jeune mère semble si bonne, si douce ! Elle leur présente le petit Jésus.

Ce ministère commencé par des bergers, Marie le continuera bientôt près des Mages. Elle le continuera à travers les siècles. Entrez dans les maisons de nos campagnes restées chrétiennes, dans la chambre de l'ouvrière chrétienne, chez les pauvres qui croient en Dieu et l'aiment. A la place d'honneur se trouvent le crucifix et l'image de la T. S. Vierge. Jésus dans les bras de sa Mère, Jésus dans les bras de la pauvreté sur la croix. Marie donne Jésus aux humbles, elle leur révèle Jésus dans la méditation du Rosaire. Marie conserve Jésus aux pauvres en inspirant à la jeunesse chrétienne de se garder pure, d'obéir aux préceptes divins. Les mères le savent qui, pour sanctifier les lèvres de leurs petits, leur apprennent d'abord les noms bénis de Jésus et de Marie. Les mères le savent qui confient à la T. S. Vierge l'enfant qui, pour gagner son pain, doit quitter le toit familial. Marie répond à la confiance des humbles, les faits sont là.

Si Dieu a des préférences pour les pauvres, il ne répudie pas les riches et les richesses. Lui-même est riche infiniment. Les richesses sont un don de Dieu. Les riches ont une mission à remplir. Ils sont les banquiers de Dieu, ils doivent imiter sa libéralité, sa magnificence, sa générosité. Jésus, qui aime tant les petits, a aussi donné aux riches des marques spéciales de son amour. C'étaient des riches que les pieux habitants de Béthanie. Dans leur maison, Jésus aimait à se reposer. Un riche que Zachée, mais combien généreux, puisqu'en une seule fois il donna aux pauvres la moitié de ses biens. Un riche que ce Joseph d'Arimathie, qui prêta son tombeau au Sauveur.

Mais si la richesse est un don de Dieu, c'est un don bien dangereux, c'est une arme facilement meurtrière. Jésus l'a rappelé dans l'Evangile : « Il est plus facile à un chameau, disait il, de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux. » On a voulu expliquer la parole du Maître, y voir une allusion à la difficulté qu'éprouvaient les chameaux des caravanes à passer par une porte étroite de Jérusalem, la porte de l'Aiguille. Mais est-ce nécessaire de recourir à une telle explication ? Jésus ne veut-il pas signifier tout simplement que se sanctifier pour un riche est une chose humainement impossible, comme au chameau de passer par le trou d'une aiguille ?

Cette difficulté, la grâce divine peut la vaincre et, grâce à Dieu, il est de bons riches qui se sanctifient au milieu de leurs biens. Comme dans toute situation, Dieu vient en aide à qui l'invoque. Faible, l'homme devient fort quand il s'appuie sur la force même de Dieu.

Les dangers de la richesse apparaissent immédiatement. N'est-il pas à craindre que, pouvant par l'argent satisfaire tous ses caprices, toutes ses fantaisies, s'asseoir à une table délicate et abondante, le riche ne laisse aller sa nature aux mauvais penchants qui entraînent tout homme s'il ne leur résiste pas ?

Pourquoi aujourd'hui ce désir de posséder beaucoup d'argent et vite, par tous les moyens permis ou défendus ? N'est-ce pas, pour un bon nombre, parce qu'avec l'argent tout devient accessible ? La richesse rend parfois orgueilleux et dur. Pour certains elle tient lieu de tout : de naissance, de talents, de considération. Qui n'a rencontré de ces riches, à la fortune scandaleusement établie, qui sont infatués d'eux-mêmes et ne regardent plus en bas vers les humbles du milieu desquels ils sont sortis ?

La pauvreté, je ne dis pas la misère, est un élément de perfection, une des trois colonnes sur lesquelles s'appuie l'édifice de la vie religieuse. Toutefois le Sauveur bénit ceux qui joignent à la pauvreté un détachement affectif des biens de ce monde. Jésus bénit ceux qui ont l'esprit de pauvreté, ceux qui sont détachés des richesses par l'âme, par l'esprit. On peut être pauvre et désirer la richesse, convoiter le bien des autres. Jésus ne bénit pas cette richesse.

On peut être riche, mais vivre détaché, n'user de ses richesses que pour le bien. Ces pauvres en esprit, Jésus les aime, il en fait ses amis. Parmi les saints, d'aucuns furent très riches, mais ils n'ont pas entendu la malédiction du Sauveur. Le *Vœ divitibus !* ne s'adresse qu'aux cœurs pleins de convoitise, non aux cœurs détachés affectivement de tout.

Comme il est difficile d'avoir l'esprit de pauvreté au milieu des biens de ce monde, Jésus a fait du détachement effectif un conseil de perfection. Les âmes généreuses préfèrent éviter tout danger et imiter la pauvreté de Jésus et de Marie dans l'humble maison de Nazareth, dans sa crèche, la nuit de Noël.

La pauvreté ou l'esprit de pauvreté est indispensable au disciple de Jésus, mais pauvreté n'est pas misère. La misère dégrade, la misère enlève à l'homme sa dignité. Quand un homme est harcelé par le souci de ne pas mourir de faim, il est prêt à tout et le souci de son âme passe après celui de manger.

N'accusons pas trop vite les malheureux. La misère n'est pas toujours un châtiment. Qu'il y ait des indigents réduits par leurs vices, par la paresse, l'ivrognerie ou la débauche à l'extrême détresse, c'est certain. Mais le péché n'est pas la seule cause de la misère. Elle vient, le pape Pie XI ne l'a-t-il pas affirmé dans son encyclique *Quadragesimo anno,* d'une évolution économique qui, « en presque toutes les nations, (tend) à diviser toujours davantage la société en deux classes : d'un côté, une minorité de riches jouissant à peu près de toutes les commodités qu'offrent en si grande abondance les inventions modernes ; de l'autre, une multitude immense de travailleurs, réduits à une angoissante misère et s'efforçant d'en sortir. »

Affirmer que la charité doit soulager les malheureux et ne pas travailler à une plus juste répartition des richesses, ce serait oublier que la charité n'a pas à couvrir les violations de la justice,

La misère est en bien des cas une conséquence de la mauvaise organisation de notre monde moderne. En attendant, mais sans renoncer à travailler à l'avènement d'un monde plus chrétien, soulageons de notre mieux la misère par la charité. Elle fera l'office d'un pansement, d'un calmant, qui empêchera le malade de souffrir trop. Mais il faut, pour éviter des catastrophes, remonter jusqu'à la source du mal et suivre les enseignements de la papauté pour le guérir.

* *

Que l'exemple du Christ Jésus, volontairement pauvre pour nous, que l'exemple de sa divine mère apprennent à notre monde le prix de la pauvreté et du renoncement. Si les hommes s'acharnent moins à la poursuite de la richesse, s'il y a mons d'adorateurs de Mammon, l'instauration de l'ordre et de la justice en sera facilitée d'autant ; à mesure que reculera la misère déprimante et dégradante grandira l'espérance du retour au Christ des masses déshéritées. A ce retour, aucun chrétien ne peut être indifférent et les bons ouvriers mériteront, ne l'oublions pas, la récompense de leurs efforts dans un monde meilleur. Ainsi soit-il.

XIV

L'EPIPHANIE DE NOTRE-SEIGNEUR

Mes frères,

Tandis que, les rites de la Purification accomplis, Joseph et Marie s'éloignaient de Jérusalem, une riche caravane y entrait : c'étaient des Mages d'Orient, qui avaient découvert une merveilleuse étoile en scrutant le ciel. Balaam avait dit du Messie : « Il se lèvera une étoile de Jacob. » (Num., XXIV, 17). L'oracle du devin était peut-être connu ailleurs qu'en Palestine. Peu importe. Toujours est-il qu'au moment où l'étoile apparaissait aux yeux des Mages, une lumière se levait dans leur cœur. Et comme attirés par l'étoile, ils se mettaient en chemin. Où allaient-ils? Ils ne le savaient pas exactement, mais ils suivaient l'astre avec confiance et sans hésitation.

Après avoir traversé des monts, des fleuves, des plaines fertiles ou désertiques, Jérusalem les voyait un jour pénétrer dans ses murailles. Elle n'avait pas d'abord prêté attention à ces étrangers, mais bientôt la demande des Mages se répandait partout : « Où est le Roi des Juifs qui vient de naître? Nous avons vu son étoile et nous sommes venus l'adorer. »

Hérode, plus que tous, se troubla ; mais, n'en laissant rien paraître, assembla les savants juifs et apprit d'eux que le Messie futur devait naître à Bethléem. La réponse connue, la caravane prenait la direction de la cité de David. L'étoile, un moment disparue, reparaissait, s'arrêtant sur le lieu où était le Roi nouveau-né qu'ils cherchaient. « Ils entrèrent dans la maison, trouvèrent l'Enfant avec Marie sa mère, et, se prosternant, ils l'adorèrent ; puis, ouvrant leurs trésors, ils lui offrirent de l'or, de l'encens et de la myrrhe. » (Math., II, 11).

L'exemple des Mages est une leçon. Une étoile paraît et les voilà qui s'en vont, guidés par la mystérieuse étoile, à la recherche d'un berceau. L'étoile un moment cesse d'être visible, leur foi subit l'épreuve sans faiblir. Qu'ils nous obtiennent de comprendre l'importance du don de la foi, qu'ils écartent de nous deux obstacles redoutables pour la foi : le doute et l'orgueil. Et si la nuit du doute se levait sur notre âme, que la pensée de notre Père des cieux, attentif au murmure lointain qu'exhalent nos prières, nous rassure et nous donne de poursuivre avec courage notre chemin.

I

Avec les mages nous pouvons redire : « *Vidimus stellam.* » Nous aussi nous avons vu l'étoile. Cette étoile mystérieuse de la foi s'est levée sur notre berceau. Quel inestimable bienfait ! Il n'y a pas au monde, a dit S. Augustin, de richesses plus grandes, de trésors, de biens plus précieux que la foi. Le vrai bien et le plus grand n'est-il pas celui qui nous assure la vie éternelle, le plus enviable de tous les dons ? Sans la foi, impossible de plaire à Dieu ; sans la foi, impossible de faire son salut. La foi non seulement nous assure le bonheur éternel, mais commence ce bonheur dès ici-bas. Aux questions angoissantes : « D'où venons-nous ? Où allons-nous ? Pourquoi la souffrance et la mort ? » l'incroyant ne peut répondre avec certitude. Ses solutions ne sont que de douloureux « peut être ». Peut-être tout finit avec la mort ? Peut-être, comme l'ont cru les plus éclairés parmi les hommes, y a-t-il aux frontières de l'humaine existence une éternité de joie ou de malheur ? Peut-être? peut-être? Aussi arrive-t-il parfois que, las d'inutiles luttes, las de souffrances et même de voluptés, l'incroyant sombre dans le désespoir et disparaît dans le gouffre béant d'un suicide honteux.

Le croyant, lui, ne connaît pas ces tortures ; le désir de la vérité ne le consume pas. Il a trouvé dans la foi la paix de l'intelligence et du cœur. Instruit de ses devoirs, il n'ignore aucune des vérités qu'il lui est nécessaire de connaître. De là un bien-être inexprimable, indépendant des sens et supérieur aux sens ; de là un repos profond, que rien ne saurait troubler ; de là une joie au plus intime de l'âme, abandonnée sans réserve entre les mains de Dieu. Eclairé de la lumière surnaturelle de la foi, le chrétien marche, plein de courage, vers l'éternité.

Ce n'est pas que la foi empêche la souffrance et la douleur d'atteindre celui qui croit au Christ Jésus ; mais elle illumine les perspectives, parfois si noires, de son horizon, elle luit, clarté amie et consolatrice, dans ses ténèbres et adoucit l'amertume de ses peines. Elle fait savourer aux âmes généreuses l'âpre douceur du sacrifice et les plus crucifiantes tribulations, parce qu'elles les ren-

dent mieux semblables au divin Crucifié, les comblent de joie et de bonheur. Veiller jalousement sur ce trésor est un impérieux devoir, d'autant que les menaces de naufrage dans la foi sont encore fréquentes. Dangereuses sont les conséquences de cette perte de la foi.

Quand la pluie tombe à longues journées, les riverains de nos grands fleuves surveillent les eaux avec inquiétude. Ils mettent leur espoir dans les digues qui les protègent. Mais si les digues se rompent, les flots s'échappent par les trouées, ruinant tout. De même, lorsque la foi a disparu, rien ne peut plus arrêter les passions mugissantes et dévastatrices. Où pourrait s'arrêter le jeune homme, l'homme en pleine possession de ses forces, s'ils ont perdu la foi ? Ce mal est irréparable. Où en serait le remède ? Toute vie surnaturelle a disparu. Il ne faut rien moins, pour y remédier, qu'un miracle de la toute-puissance de Dieu.

La foi n'est pas un don reçu une fois pour toutes. C'est un don qu'il faut garder, entretenir, nourrir dans l'esprit, où il est lumière ; dans l'âme, où il est chaleur ; dans la conduite, où il est vie. Pour garder la foi, il faut s'instruire. Ainsi l'a compris l'Église. Elle oblige les pasteurs à donner à leurs fidèles le pain de la parole de Dieu. Encore faut-il écouter cet enseignement et ne pas choisir de préférence les églises et les offices où l'on ne prêche pas. De plus, l'entretien de notre foi mérite bien un travail personnel. Certains d'entre vous lisent toutes sortes d'ouvrages ; pourquoi ne liraient-ils pas, de temps en temps, un travail sur la religion ? Que saurions-nous, si nous ignorons notre religion ? A quoi nous servirait tout le reste, si nous ne savons pas l'essentiel ?

La science, la poésie, les lettres doivent recevoir leur couronnement dans l'étude du dogme chrétien. C'est ainsi qu'autrefois l'étude de la religion était au premier rang. Dans l'antiquité chrétienne, les évêques instruisaient leurs ouailles par de savantes homélies ou des traités spéciaux, ainsi les Augustin à Hippone, ainsi les Ambroise à Milan, les Hilaire à Poitiers. Au moyen âge, même les laïcs suivaient les cours de théologie. Il en fut ainsi jusqu'au XVII^e^ siècle. Le XVIII^e^ siècle vit s'éteindre cette soif du divin. A ces cours de théologie d'autrefois nos modernes cercles d'étude essaient de suppléer. Saluons ce renouveau. Ils font de la bonne besogne. Aussi est-il à désirer qu'ils se multiplient, afin d'atteindre plus d'âmes et de faire plus de bien.

Jean-Baptiste avait désigné Jésus à deux de ses disciples : « Voici l'Agneau de Dieu. » Et eux de suivre Jésus et de lui demander : « *Rabbi, ubi habitas ?* » Tout chrétien qui veut entrer dans l'intimité avec le Maître et ne pas se contenter de relations froides et protocolaires avec lui, pose la même question : « Seigneur, où habitez-vous ? » Et voici que Jésus répond : « *Præbe, fili, cor tuum mihi.* Mon fils, donne-moi ton cœur, » c'est là, dans ton âme, que je veux habiter.

Par la charité, nous pouvons offrir asile à Dieu en nous. Par la foi en sa divinité, nous le recevons aussi tel qu'il est : Fils de Dieu, Verbe incarné. « Tous ceux qui ont reçu (le Christ) sont devenus enfants de Dieu » (Jo., I, 23), et plus notre foi est grande, plus aussi nous devenons fils de Dieu et méritons les faveurs de notre Père céleste. Pour comprendre l'importance de ce don que Dieu nous a fait, ouvrons l'Evangile.

Deux aveugles suivaient Jésus en criant : « Fils de David, ayez pitié de nous ! » Math., X, 27). Jésus les laisse approcher et leur dit : « Croyez-vous que je puisse vous guérir ? » Et ils répondent : « Oui, Seigneur. » Alors il touche leurs yeux : « Qu'il vous soit fait selon votre foi. » En descendant de la montagne après la Transfiguration, une foule nombreuse vint à Jésus et un homme s'écria : « Maître, je vous en supplie, jetez un regard sur mon fils, car c'est mon seul enfant. » (Luc, IX, 38). Jésus demanda : « Combien y a-t-il de temps que cela lui arrive ? — Depuis son enfance, » répondit le père. Jésus lui dit : « Si vous pouvez croire. tout est possible à celui qui croit. » Aussitôt le père en larmes de s'écrier : « Je crois, Seigneur, venez au secours de mon incrédulité. » (Marc, IX). Quand le chef de la synagogue sollicita la résurrection de sa fille, Jésus lui dit : « Croyez seulement et elle sera sauvée. »

La foi est la condition des miracles que Jésus opère. A Nazareth, il est comme obligé de limiter sa puissance à cause de l'incrédulité des habitants (Math., XIII). Au contraire, quand il trouve la foi comme chez le Centurion, la chananéenne, il accorde tout : la guérison de l'âme et des corps. Il admire : « En vérité, même chez les fils d'Israël je n'ai pas trouvé une telle foi. »

II

Essayons maintenant de voir ce qu'est la foi. C'est, nous disent les théologiens, une vertu théologale, qui incline notre intelligence, sous l'influence de la volonté et de la grâce, à donner un ferme assentiment aux vérités révélées, à cause de l'autorité de Dieu.

La foi est donc un acte de l'intelligence, ce n'est donc pas un sentiment, une émotion. Notre foi porte sur un objet déterminé, elle ne se perd pas dans le vague. C'est un acte de l'intelligence, un mode de connaissance, imparfait sans doute, mais préférable à l'ignorance totale et absolue.

L'intelligence ne coopère pas seule à l'acte de foi, la volonté intervient, d'abord pour obliger l'intelligence à considérer la vérité révélée. Nous pourrions en effet refuser notre attention, rejeter la vérité avant tout examen, la juger sans la connaître, sous l'influence de préjugés. Nous pourrions aussi, par frivolité, ne pas fournir l'effort de réflexion qu'exige un problème aussi sérieux. L'intervention de la volonté est nécessaire pour contraindre l'intelligence à donner son adhésion, puisque cette adhésion, en dehors de l'évidence, ne s'impose pas.